



A-FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETRES

Voyages très extraordinaires

DE

Saturnin Farandoul

Dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de J. Jules Verne.

EN OCÉANIE.

LE ROI DES SINGES.

I

Si Farandoul avait été plus âgé, il aurait pu s'émerveiller de l'existence patriarcale que menaient les singes. En effet, les heureuses populations de cette île fortunée, perdue dans l'immensité du Pacifique, très-loin des routes ordinaires des navires, en étaient encore à l'âge d'or ! L'île était extraordinairement fertile, tous les fruits de la terre poussaient en abondance et bien entendu sans la moindre culture, aucuns fauves redoutables n'infestaient les forêts habitées en toute sécurité par les espèces plus offensives.

La race simiesque formait le sommet de l'échelle des êtres et dominait par son intelligence toute la nature animée de l'île ; l'homme était inconnu et ne l'avait pas comprimée par sa barbarie ni corrompu par ses exemples comme tant de races de singes déchues et vouées à l'ignominie, qui végéteront stérilement dans les pays habités par les hommes, si quelque singe de génie ne parvient un jour à les faire retourner à la vie pure des temps antiques dans les solitudes inaccessible à l'homme.

Ces singes étaient d'une race intermédiaire entre les Orangs-outangs et les Pongos ; réunis par tribus, dans des sortes de villages composés d'une cinquantaine de cases en menus branchages, ils vivaient heureux.

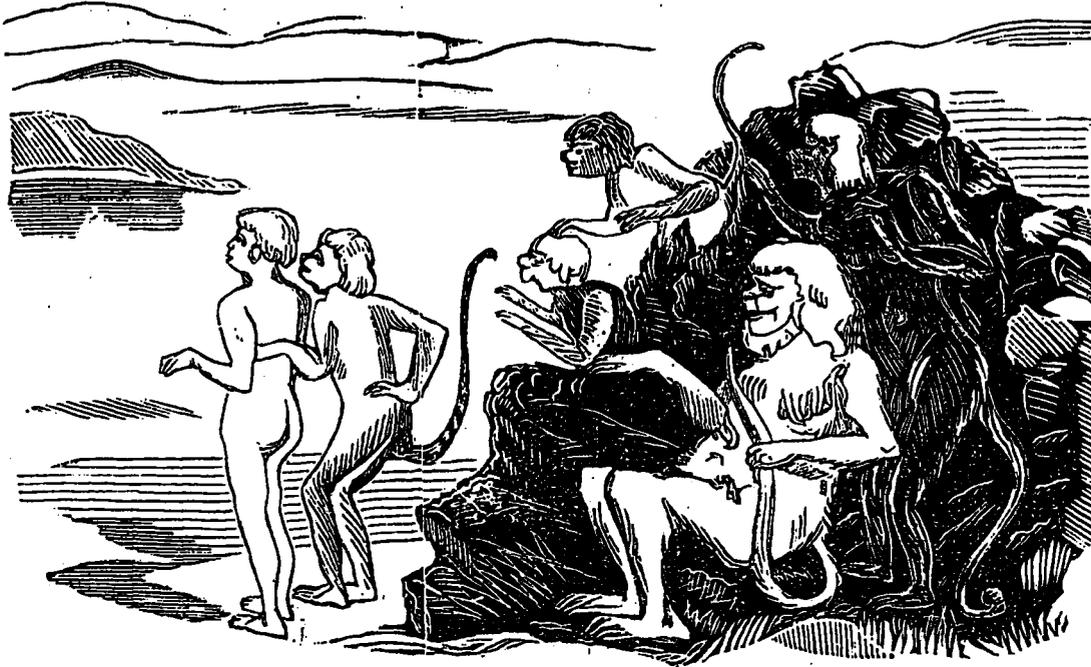
Chaque famille jouissait de la liberté la plus complète dans la vie individuelle, et quant aux choses d'intérêt général, cela semblait regarder les vieillards, qui se réunissaient assez souvent en conseil, au pied d'un eucalyptus géant dans les branches duquel les jeunes folâtraient sans prendre part à la discussion.

Il faut dire que tous étaient pleins de respect pour ces dignes ancêtres, et que jamais les petits singes délurés ne se seraient permis de leur sauter sur le dos ou de les tirer par la queue en passant, sans autorisation préalable.

Farandoul était depuis un an dans la famille.

Il se roulait bien sur l'herbe avec ses frères de lait, il jouait bien avec eux à tous les jeux charmants des jeunes singes, mais, au grand étonnement de ses parents, il ne se lançait encore qu'imparfaitement dans les cabrioles et refusait énergiquement de monter dans les cocotiers.

Cette timidité chez un gaillard de dix-huit mois inquiétait les braves



La consultation.

singes au plus haut point. Ses frères avaient beau lui donner l'exemple par les plus audacieuses ascensions et les plus aériennes culbutes, Farandoul ne mordait pas à la gymnastique.

Il grandit et devint en peu de temps un robuste gamin ; l'inquiétude aussi de ses parents grandissait. Elle devint un véritable chagrin quand ils virent que décidément il ne pouvait les suivre lorsque, dans les parties de campagne, la famille, cherchant des distractions, se lançait dans les hautes branches des arbres et organisait de joyeuses parties de voltige dans les cocotiers, ces agréables balançoires données par la nature.

Les frères de Farandoul lui faisaient toutes les niches possibles et se sauvaient dans les arbres pour l'inviter à y monter, mais lui restait au pied tout chagrin et tout étonné de ne pouvoir les imiter.

La bonne nourrice de Farandoul, qui l'aimait au moins autant que ses propres enfants, et peut être un peu plus, car il était incontestablement le plus faible, ne savait que faire pour développer des qualités de gymnaste que qu'elle croyait devoir exister chez lui comme chez tous les singes.

Tantôt attaché par la queue aux basses branches d'un arbre, elle se lançait dans l'espace et se balançait en appelant Saturnin par de petits cris de reproche ; tantôt elle faisait mille culbutes, se promenait sur les mains, le faisait monter sur son dos, et grimait avec lui dans les branches ; mais, dans le premier cas, Saturnin Farandoul restait en bas sourd à ses appels, et dans le second, il se cramponnait effrayé à la fourrure de sa

maman sans vouloir lâcher prise. Que de sujets de tourments pour les braves orangs !

Bientôt cette préoccupation ne les quitta plus et devint une inquiétude de tous les instants. Farandoul grandissait sans devenir plus agile. Son père nourricier, qui, depuis sa trouvaillerie, était l'un des singes les plus considérés de l'île, avait de fréquents colloques avec les anciens, les véritables singes, qui, nous l'avons dit, tenaient leurs assemblées sous le grand eucalyptus du village. Il était visible que Saturnin Farandoul était le sujet de ces entretiens.

Souvent, quelques-uns de ces singes le faisaient venir, lui posaient la main sur la tête, le regardaient attentivement, le faisaient marcher, courir, se consultaient, se grattaient, hochaient la tête et finalement paraissaient ne rien comprendre à la situation.

Un jour Farandoul vit avec étonnement son père revenir d'une assez longue course avec un très vieux singe qu'il ne connaissait pas. Il était tout cassé, ridé, pelé par endroits, une grande barbe blanche encadrait son majestueux visage et se confondait avec une fourrure de longs poils blancs.

Ce vieillard, peut être archi-centenaire, venait d'une partie assez éloignée de l'île, où le père nourricier était allé le consulter ; il jouissait sans doute d'une grande réputation de sagesse, car tous les singes du voisinage, accourus en foule, se confondaient en marques de respects, cherchaient à l'aider dans sa marche chancelante, tandis que les guenons le

faisaient voir de loin à leur progéniture.

Reçu par les anciens à l'entrée du village, le vieux singe s'assit au pied de l'eucalyptus, au milieu de la plus grande affluence de singes que Farandoul eût encore vue jusqu'alors.

Saturnin Farandoul semblait être avec le vieux singe l'objet de l'attention générale ; son père nourricier vint le chercher parmi les gamins avec lesquels il se roulait sur l'herbe, pour le conduire au vieillard.

Celui-ci le considéra longtemps de tous les côtés, il l'assit sur ses genoux puis le remettant debout, il lui fit orier successivement toutes les articulations des bras et des jambes.

Toutes fonctionnaient à merveille, ce qui parut étonner le vieux singe, il recommença avec le même résultat ; voyant cela, il se plongea dans une longue méditation dont il ne sortit que pour recommencer son examen.

Alors il se frappa le front, en ayant l'air de se dire à lui-même un juron triomphant, et faisant approcher un des jeunes singes frères de Farandoul, il les plaça tout deux côte à côte, le dos tourné à l'assemblée.

Cela fait, il montra que l'arrière-train du petit singe possédait un magnifique appendice caudal, le panache flamboyant si commode pour la gymnastique aérienne, la cinquième main que l'admirable nature a libéralement octroyée à l'espèce, tandis que le pauvre Farandoul n'en pouvait montrer la plus petite apparence.

Tous levèrent alors les bras au ciel, les plus éloignés, qui n'avaient rien vu, firent de même et s'approchèrent tumultueusement pour connaître

la raison de ces mouvements exotomatifs.

Les vénérables de la tribu rétablirent le bon ordre, discutèrent avec de grands mouvements de bras avec les plus étonnés, enfin tous les singes vinrent en procession défilé devant ou plutôt derrière le petit Farandoul, s'arrêtant successivement pour l'examiner et se rendre compte du fatal oubli de la nature.

Quelques-uns présentèrent quelques observations et semblèrent le mander si la chose était incurable, le vieux singe blanc, pour toute réponse, leur fit voir qu'on ne pouvait raisonnablement fonder le moindre espoir sur la plus légère apparence.

Cependant sur un ordre qu'il donna après avoir encore réfléchi, quelques singes se répandirent dans les rochers pendant que l'assemblée attendait avec anxiété. Au bout de quelques minutes, ils revinrent munis d'un paquet d'herbes, qui furent avec de gros escargots et des limaces pilées entre deux pierres.

Une guenon très adroite fit de tout une compresse et la posa vivement sur la partie manquée de Farandoul stupéfait. Malgré ses cris de colère, la compresse fut bien attachée pour que le pauvre petit, si cruellement frappé, n'eût pas de plus le désagrément d'avoir à rester couché.

Une légère collation fut apportée au vénérable singe, qui n'accepta qu'une demi-douzaine de noix de coco. Après une heure de repos passée sous l'eucalyptus, heure pendant laquelle il eut encore quelques consultations à donner au sujet de petits singes tourmentés par la dentition, le vieux singe reprit avec le père nourricier de Farandoul le chemin de son ermitage.

Chacun se dispersa et reprit ses occupations habituelles.

Pour la première fois, Farandoul chercha l'isolement et se promena seul sur la grève, toujours vêtu de sa compresse, qui ne laissait pas de lui causer quelques vives douleurs.

La médication n'ayant apporté aucun changement à l'état des choses, on cessa au bout de huit jours de renouveler les compresses.

La pauvre guenon mère adoptive de Saturnin Farandoul, essaya bien encore en cachette de le frictionner avec un onguent donné par quelques commerçants, mais ce remède n'opéra pas davantage.

Les mois et les saisons s'écoulèrent et l'infirmité de Saturnin Farandoul s'accroissait davantage ! C'était pourtant un grand et fort gamin bien découpé, souple, agile, adroit à tous les exercices du corps, et qui serait facilement venu à bout de quatre des plus forts parmi les garçons de son âge, mais à côté de ses frères de lait, ces avantages disparaissaient, et Farandoul devait se déclarer vaincu.

Parfois messieurs ses frères, cachés dans les arbres, le guettaient dans ses promenades, et au moment où le pauvre Saturnin Farandoul passait en s'agitant quelquefois à sauter sans penser à mal, la bande folâtre faisait la chaîne, le plus fort se suspendait par la queue à quelque haute bran-